qui la visitèrent et qui prirent pour des émeraudes et des diamants le cristal de roche et le quartz chloritique qui forment en majeure partie le mont Duida. Du reste, ce n'est qu'un bourg des plus misérables, et ses habitants, à demi sauvages et plongés dans la plus grande pauvreté, n'ont d'autre industrie que la préparation du poison curare, dans laquelle ils excellent. Il faut espérer cependant que les efforts des missionnaires parviendront à répandre l'aisance dans cette région, qui présente, surtout aux environs de la ville, un sol d'une excessive fertilité, particulièrement propre à la culture de la canne à sucre et du cacao.

ESMERALDAS, ville de la république de l'Equateur, prov. de Guayaquil, à 162 kilom. N.-O. de Quito, avec un port de commerce sur le grand Océan, à l'embouchure du Rio de las Esmeraldas (rivière des Emeraudes), qui donne son nom à la ville. Les environs de cette ville sont très-fertiles et produisent d'excellent cacao, du tabac, de l'indigo, de la vanille, du copal, de la cire et des fruits dont il se fait un commerce très-actif. ‖ Le Rio de las Esmeraldas se forme au S.-E. de la ville, par la réunion d'un grand nombre de torrents et de ruisseaux, coule ensuite au N.-O. et se jette dans le grand Océan, après un cours d'environ 65 kilom. Ses rives sont presque partout couvertes de forêts impénétrables. Elles possèdent aussi un grand nombre de mines d'émeraudes, exploitées principalement par les Indiens.

ESMERALDAS (SERRA DAS), chaîne de montagnes de l'Amérique du Sud, dans le Brésil, entre les provinces de Minas-Geraës et de Espiritu-Santo. Elle s'étend de l'O. à l'E., sur un prolongement de 150 kilom., et donne naissance à plusieurs cours d'eau, parmi lesquels on remarque le San-Joao et la rivière de Fando. Cette chaîne tire son nom des émeraudes qu'on trouve dans ses flancs.

ESMILIÉ, ÉE (è-smi-li-é) part. passé du v. Esmilier : *Moellons* ESMILIÉS.

ESMILIER v. a ou tr. (è-smi-li-é). Techn. Equarrir des moellons avec un marteau et en piquer les parements. ‖ On dit aussi ESMILLER et SMILLER.

S'esmilier v. pr. Etre esmilié : *Ces moellons ne* S'ESMILIENT *pas facilement.*

Esmond (HENRI), roman de Thackeray (1852, traduit en français en 1860). Le héros du roman est supposé écrire ses mémoires vers la fin de sa vie. La scène se passe au XVIIe siècle, et a pour théâtre principal le château de Castlewood. L'auteur s'occupe fort peu du paysage et du décor; mais, appelant l'histoire et l'érudition à son aide, il ouvre son roman par une dissertation sur l'usage de la musique dans la tragédie antique, dissertation ironique, dans le genre de Macaulay. Suit une autre digression sur Massillon, qui ne s'attendait pas à figurer dans ces mémoires. Tous les grands hommes du temps sont souvent mis en scène : Addison, Steele et vingt autres écrivains sont dépeints çà et là avec une exactitude admirée. Leur style est si bien imité, avec un archaïsme si fidèle, que les Anglais eux-mêmes croient lire des fragments de ces écrivains illustres. A côté de l'histoire littéraire, l'histoire politique fournit son contingent de personnages, d'anecdotes de cour et de récits de batailles. Henri Esmond, dont la personnalité sert de cadre au roman, se trouve mêlé, sans être un homme politique, à tous les grands événements de son temps. Par sa famille, il tient au catholicisme et au jacobinisme. Les conspirations en faveur de Jacques II ou de son fils, le chevalier de Saint-Georges, mettent son dévouement à l'épreuve. Son château, de Castlewood est le centre de leur action, et, tout enfant, Henri Esmond conspire. Devenu le chef réel d'une entreprise politique, il la voit manquer par la faute d'un prince qui poursuit sa couronne avec l'extravagance d'un fou. Esmond prend part à la grande lutte de l'Europe coalisée contre Louis XIV. La paix conclue, il se fait peintre de portraits littéraires, et burine celui de Marlborough, que la France a chansonné, d'une pointe digne de Saint-Simon. Thackeray est aussi amer pour l'illustre général que Macaulay lui-même.

M. Taine appelle l'histoire de Henri Esmond un roman vrai, touchant, simple, original, le plus populaire des romans de Thackeray, qui s'est surpassé dans le caractère d'Esmond. « En même temps que le sujet supprime les défauts ou les tourne en qualités, il offre aux qualités la plus belle matière. Cette puissante réflexion a décomposé et reproduit les mœurs du temps avec une fidélité étonnante. Thackeray connaît Swift, Steele, Addison, Saint-John, Marlborough, aussi profondément que l'historien le plus attentif et le plus instruit. Il peint leurs habits, leur ménage, leur conversation, comme Walter Scott lui-même, et, ce que Walter Scott ne sait pas faire, il imite leur style, tellement qu'on s'y trompe, et que plusieurs de leurs phrases authentiques intercalées dans son texte ne s'en distinguent pas. Cette parfaite imitation ne se borne pas à quelques scènes choisies, elle embrasse tout le volume. Le colonel Esmond écrit comme en 1700. Le tour de force, j'allais dire le tour de génie, est aussi grand que l'effort et le succès de Courier retrouvant le style de l'antique Grèce. Celui d'*Esmond* a la mesure, la justesse, la simplicité, la solidité des classiques. Nos témérités modernes, nos images prodiguées, nos figures heurtées, notre usage de gesticuler, notre volonté de faire effet, toutes nos mauvaises habitudes littéraires ont disparu. Thackeray a dû remonter au sens primitif des mots, retrouver des tours oubliés, recomposer un état d'intelligence effacé et une espèce d'idées perdue, pour rapprocher si fort la copie de l'original. L'imagination de Dickens elle-même eût manqué cette œuvre. Il a fallu, pour la tenter et l'accomplir, toute la sagacité, tout le calme et toute la force de la science et de la méditation. »

ESMOUN ou **ESMUNUS**, dieu phénicien, le huitième et dernier des cabires, c'est-à-dire le premier, conformément au principe alchimique : « Le haut est le bas, le premier est le dernier. » Esmoun était vénéré à Béryte, en Chypre, en Sicile, et surtout à Carthage. « Sur les monnaies cabiriques des îles Baléares, dit M. Hoëfer, on le voit représenté avec la tête entourée de huit rayons. A Carthage, Esmoun avait un sanctuaire dans la citadelle de Byrsa, là même où s'assemblait le sénat et où l'on conservait les archives de l'Etat. Esmoun, dieu très-mal défini, était assimilé à Esculape par les Grecs et les Romains.

ESNAMBUC (Pierre Belain, sieur D'), fondateur des colonies françaises aux Antilles. V. BELAIN D'ESNAMBUC.

ESNANDES, village et commune de France (Charente-Inférieure), cant., arrond. et à 11 kilom. de La Rochelle, sur l'Océan; 832 hab. Pêche maritime; culture des moules. L'église paroissiale est un spécimen très-rare de l'architecture semi-religieuse, semi-militaire du XIVe siècle. Cet appareil militaire de l'église d'Esnandes était motivé par les descentes fréquentes des Anglais sur les côtes de la Saintonge. Qu'on se figure un vaste bâtiment cubique, sans contre-forts primitifs, transsepts ni tours d'angle, construit en bel appareil moyen de calcaire jurassique. Sur la façade occidentale est sculpté un zodiaque en bande : on y remarque encore les deux signes du Sagittaire et du Scorpion. Le portail est à trois archivoltes en retrait, ornées de palmettes, de rinceaux et d'une série de grandes anilles ou fers de moulin, sculptés en creux et dont les branches sont arrondies au bout. Les archivoltes reposent sur un seul ordre de six colonnettes. Les bases sont ornées de pattes et de tores multiples. Les arcs latéraux n'ont que deux voussures en retrait et reposent sur deux ordres superposés de quatre colonnettes. Enfin, le monument est surmonté d'une grosse tour carrée. L'Eglise d'Esnandes n'offre que de rares ouvertures, ainsi qu'il convient à une forteresse. Quatre belles gargouilles décorent le mur méridional. Le chevet est droit, percé de trois grandes fenêtres ogivales, larges, courtes et profondément ébrasées. La partie supérieure de la tour, percée de quatre fenêtres ogivales, est moderne, postérieure même aux guerres de religion : cela ressort des moulures de ces fenêtres, identiquement répétées sur un cartouche sculpté dans la face méridionale et portant cette inscription : *André Regeauld fabriqueur*, 1633. Elle se termine par un attique sans ornement et par une toiture basse à quatre égouts. On y a replacé, au midi, deux belles gargouilles représentant des panthères accroupies, contemporaines des constructions primitives. L'édifice se compose, à l'intérieur, d'une nef séparée des bas-côtés par quatre gros piliers de chaque côté, formant six travées, y compris celle du sanctuaire. Les voûtes sont ogivales, à nervures maigres, avec filet tranchant. Les gros piliers manquent de chapiteaux et sont relevés de colonnettes saillantes. Enfin, quelques tableaux, cadres et boiseries, appartiennent au XVIe et au XVIIe siècle.

Le système de défense se résume dans une plate-forme et un chemin de ronde, tous deux munis d'un parapet et défendus par des tours d'angles, avec guérites, créneaux, mâchicoulis et meurtrières. Ce chemin de ronde et cette plate-forme permettent de circuler librement le long du périmètre entier de l'édifice. Un système de défense formidable entoure encore la base de la tour. Trente-trois consoles à trois retraits supportent un mâchicoulis qui règne sur toute la façade et sur le retour sud de la plate-forme qui supporte la tour. Deux tourelles basses, larges, cylindriques, en poivrière, à encorbellement à trois retraits et sans toiture, occupent les angles nord et sud; celle du nord est assise sur la tête du contre-fort qui empâte cet angle. Le parapet de ce mâchicoulis n'a qu'un créneau au sud. Les cloisons verticales du mâchicoulis sont en parpaing, d'une taille extrêmement soignée et s'élèvent à la hauteur du genou. Dans le bas-côté du sud se trouve un puits rond, complément obligé de toute place forte. Sous l'église s'étendent d'immenses souterrains qui, en cas de siége ou d'assaut, pouvaient au besoin servir soit de quartier général, soit d'abri.

A l'époque des persécutions exercées contre les protestants de La Rochelle et des environs, l'église d'Esnandes servit plusieurs fois au culte réformé. On pourra consulter, à propos de l'église d'Esnandes, l'excellente étude de M. Desmoulins, inspecteur divisionnaire de la société d'archéologie, qui nous a principalement guidé dans notre travail : *Esnandes et Beaumont du Périgord, analyse comparative* (Paris, 1857). Emile Souvestre, dans un roman intitulé *Un fondateur*, a mis en scène (à l'aide d'un anachronisme, il est vrai) l'église fortifiée d'Esnandes.

ESNANS (Luc COURCHETET D'), diplomate français. V. COURCHETET.

ESNARD s. m. (è-snar). Pêche. Ligne attachée à la tête d'un filet et fixée à une grosse flotte de liége.

ESNAULT (Charles-Louis-Benjamin), général et homme politique français, né à Vendôme en 1786. Il s'engagea en 1805, fit toutes les campagnes de l'Empire, conserva en 1815 son grade de capitaine et fut incorporé, à cette époque, dans le 2e régiment du génie, avec lequel il fit, en 1823, l'expédition de Catalogne. Il prit sa retraite en 1829, avec le grade de général de brigade, et se fixa à Arras, dont les électeurs l'envoyèrent à quatre reprises à la Chambre, de 1838 à 1848. Il y vota avec les conservateurs et rentra dans la vie privée après la révolution de Février.

ESNEH, ancienne *Latopolis*, ville de la haute Egypte, sur la rive gauche du Nil, à 44 kilom. S. de Thèbes; 4,000 hab. Evêché copte. Manufactures de toiles de coton bleues, de châles renommés et de poteries. Commerce assez actif, grâce au passage de la caravane annuelle du Sennaar. Les principales curiosités d'Esneh sont la grande place, bordée d'édifices réguliers construits en briques de différentes couleurs, et le temple, terminé sous les premiers empereurs romains. M. Joanne en fait la description suivante dans son excellent *Guide en Orient* : « Le portique du temple d'Esneh, soutenu par vingt-quatre colonnes sur quatre rangées, rappelle celui de Denderah; il est construit en grès. Les noms de Tibère, de Claude et de Vespasien sont gravés dans l'inscription dédicatoire, et ceux de Domitien, de Trajan et d'Antonin dans les ornements du portique; mais, sur la muraille de la partie postérieure du temple, on trouve les noms de Ptolémée Philometor et d'Evergète. Les inscriptions, ainsi que les sculptures, sont d'un caractère exclusivement religieux; la plus importante de ces inscriptions se trouve sur les murailles latérales; c'est un calendrier religieux donnant la liste de toutes les fêtes qui se célébraient dans les trois villes du district. Il y a aussi une sorte de zodiaque au plafond du portique. »

Les ruines d'un autre temple, beaucoup moins considérable que celui que nous venons de décrire, couronnent une petite éminence qui s'élève en dehors de l'enceinte de la ville.

ESNÈQUE ou **ESNÈKE** s. m. (è-snè-ke). Mar. Nom d'un navire à voiles et à rames du XIIe siècle.

ESO, île de la mer Adriatique, en face des côtes de Dalmatie. Elle est située à peu près à distance égale des îles Lunga ou Grossa à l'O. et Ughano à l'E. Longueur du N.-N.-O. au S.-S.-E., 11 kilom.; largeur moyenne, 2 kilom.

ÉSOCE s. m. (é-zo-se — du lat. *esox*, brochet, qui signifie proprement vorace, et vient de *esum*, supin de *edere*, manger, lequel se rattache lui-même à la racine sanscrite *ad*, manger, restée vivante, d'ailleurs, avec une foule de dérivés, dans la plupart des langues aryennes : sanscrit *adas*, *adman*, *adana*, *adyâ*, nourriture; grec *edô*, *esthô*, *esthiô*, manger; latin *edax*, vorace, *esurio*, j'ai faim, *esca*, nourriture; gothique *itan*, ancien allemand *ezan*, manger; anglo-saxon *aet*, scandinave *ât*, *âta*, ancien allemand *âz*, nourriture; lithuanien *esti*, ancien slave *iasti*, pour *iadti*, manger, *tadi*, nourriture; irlandais *ithim*, manger, etc.). Ichthyol. Nom scientifique du genre brochet. ‖ On dit aussi ÉSOX.

— s. m. pl. Famille de poissons, ayant pour type le genre ésoce ou brochet.

ÉSOCHE s. f. (é-zo-che — du gr. *eis*, dans; *ogkos*, tumeur). Pathol. Tumeur interne de l'anus.

ÉSOCIDE adj. (é-zo-si-de — rad. *ésoce*). Ichthyol. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre ésoce ou brochet. ‖ On dit aussi ÉSOCIEN, IENNE.

— s. m. pl. Syn. d'ÉSOCE.

ÉSODERME s. m. (é-zo-dèr-me — du gr. *esô*, en dedans; *derma*, peau). Entom. Membrane de l'intérieur du corps des insectes.

ÉSON, personnage des temps fabuleux. Il était fils de Créthée et de Tyro, frère de Pélias et père de Jason. Les mythographes ne sont pas d'accord sur les circonstances de sa vie. Suivant les uns, il monta sur le trône d'Iolchos après la mort de son père; mais il en fut chassé par son frère Pélias. Pour se soustraire aux persécutions de ce dernier, il s'empoisonna en buvant du sang de taureau. Suivant une autre opinion, qu'ont accréditée Euripide et Ovide, il parvint à une extrême vieillesse sans éprouver aucune des vicissitudes dont parlent quelques auteurs, et il occupait encore le trône lorsque Jason revint de la fameuse expédition des Argonautes. Comme il ne pouvait, accablé par les ans, prendre part à l'allégresse publique, Médée, à la prière de Jason, son époux, le rajeunit au moyen d'une opération magique. Après avoir épuisé le sang du vieillard par une abondante saignée, elle introduisit dans ses veines, à la place de ce sang affaibli, une liqueur composée du suc d'herbes aromatiques, laquelle rendit à Eson toute la vigueur de la jeunesse. Voici comment Ovide (*Métam.*, liv. VII, trad. de Desaintange) raconte l'opération de la magicienne :

Elle fait apporter près des autels magiques
Le vieillard endormi par des sucs léthargiques,
Sommeil qui de la mort imite le repos,
Et le place étendu sur un lit de rameaux.
Elle écarte Jason du terrible mystère
Et crie à haute voix : Loin, profane vulgaire!
On s'éloigne, et Médée, en longs cheveux épars,
Autour des deux autels marche les yeux hagards,
Teint de sang des brandons de poix et de bitume,
Au foyer des autels tout sanglants les allume,
Et trois fois sur Eson, promenant un flambeau,
Trois fois répand sur lui le feu, le soufre et l'eau.

Les herbes cependant, que les feux amollissent,
Dans l'airain bouillonnant d'écume se blanchissent;
Aux sucs qu'elle a cueillis sur les monts, dans les [bois,
Elle joint d'autres sucs : la gomme de la poix,
La nocturne rosée, une poudre vitale,
Le germe des poissons, la perle orientale,
Les entrailles d'un loup que l'on vit autrefois
Prendre, en hurlant, d'un homme et la forme et la [voix,
Les ailes d'un hibou, la peau d'une vipère
Et le bec d'un corbeau, dépouille séculaire.

Un bois d'olivier mort, aux rameaux secs et nus,
Lui sert à mélanger tous ces sucs inconnus.
La branche dans le vase à peine s'est plongée,
Elle en sort, de verdure et d'olives chargée.
Partout même où l'écume en surmontant ses bords
S'élève à gros bouillons et retombe en dehors,
Couronnée à l'entour de fleurs et de verdure,
La terre du printemps étale la parure.

A ce signal, Médée, à l'aide d'un poignard,
Ouvre sans hésiter la gorge du vieillard;
Et, prompte à réparer sa débile nature,
Dans les canaux du sang sorti par sa blessure,
Répand avec ses sucs la vie et la chaleur.
Son front chauve a perdu son antique pâleur.
Sa maigreur disparaît; ses cheveux se noircissent;
De son teint déridé les couleurs refleurissent.
Eson s'étonne : il voit ses vieux ans effacés,
Et se retrouve au temps de ses beaux jours passés.

On voit, par cette poétique description, que les sorcières du moyen âge n'ont rien inventé, et que le loup, le hibou et la vipère jouaient déjà un grand rôle dans les préparations magiques de l'antiquité. On serait tenté de croire que les sorcières de Macbeth avaient commenté les *Métamorphoses* d'Ovide; quant à celles que nos bons aïeux affirment avoir vues partir à travers les airs pour le sabbat, à cheval sur un manche à balai, il est fort à croire qu'elles n'étaient pas sans quelques notions des pratiques de leur célèbre patronne, Médée.

Quelques auteurs ont voulu voir dans cette fable la première idée et même la première application de la transfusion du sang; mais c'est là un de ces commentaires ingénieux qui ne supportent pas la critique.

Le rajeunissement d'Eson est resté en littérature le symbole de toute régénération sociale accomplie par la violence, de toute palingénésie qui a pour préludes les bouleversements opérés au sein de tout un peuple et l'effusion du sang. C'est ainsi que plusieurs historiens ont comparé au vieillard de la Fable rajeuni par Médée la France sortant triomphante des terribles épreuves de la Révolution; mais l'application peut avoir lieu dans d'autres ordres d'idées :

« Un bon vieillard, dont l'âge s'écrit par quatre et par vingt, n'a que de mauvais vers à vous écrire. Il y avait longtemps que je n'avais ressenti au spectacle les douces émotions que vous inspirez si bien; je me ressouvenais à peine d'avoir versé des larmes de sentiment; en un mot, j'étais le *vieil Eson*, et vous êtes l'*enchanteresse Médée.* »

VOLTAIRE.

« Depuis que la religion chercha assistance auprès de la philosophie, les savants allemands firent avec elle toutes sortes d'expérimentations. On avisa de lui faire une nouvelle jeunesse, et l'on s'y prit à peu près comme *Médée avec le vieux roi Eson* : on lui ouvrit la veine et on la débarrassa longuement de tout le sang superstitieux. »

HENRI HEINE.

Comme il y a beaucoup de rapport entre l'aventure du vieil Eson et celle de son frère Pélias, moins toutefois le résultat (v. PÉLIAS), il est arrivé que des écrivains, *je dis des plus huppés*, ont confondu l'opération de Médée avec celle que pratiquèrent follement les filles de Pélias. C'est ainsi que nous lisons dans l'*Histoire de France* de M. Henri Martin :

« Sur ces entrefaites (1763), les *diétines* préparatoires polonaises s'étaient réunies. Les Czartoriski eurent le dessous. Ils appelèrent les Russes! Le plus grand des crimes politiques, l'appel à l'invasion étrangère, était passé en habitude dans ce malheureux pays. Les régénérateurs de la Pologne firent comme les *filles d'Eson, livrant leur père au couteau de la magicienne pour le rajeunir.* »

« Ouvrez la nymphe peu après qu'elle a filé; dans son linceul vous ne trouvez qu'une sorte de fluide laiteux où rien n'apparaît encore du futur papillon. Lacune effrayante. Il y a un moment où rien de l'ancien insecte ne paraît plus, où rien du nouveau ne paraît encore. Quand *Eson, taillé en pièces, fut mis, pour le rajeunir, dans le chaudron de Médée*, vous auriez, en fouillant là, trouvé les membres d'Eson. Mais, ici, rien de pareil. »

MICHELET.

« Vous vous lamentez, s'écrient les fanatiques de l'embellissement, des dérangements que causent à tant de gens la mise à neuf de Paris; on n'en finirait pas, vraiment, s'il fallait écouter toutes les réclamations; les villes sont comme les enfants qui pleurent quand on les débarbouille. Le vieil *Eson* se trouva *rajeuni* quand il sortit de la *chaudière*, mais il dut crier très-fort pendant qu'il y bouillait. »

TAXILE DELORD.

« La politique ne figurait dans ce club que sur un plan fort accessoire. Rien de plus simple et de plus clair que le problème dont on s'y préoccupait : il s'agissait de couper la société par tronçons et de la *rajeunir, comme Eson, dans une chaudière magique.* Tête, bras, buste, pieds, tout y passait et fournissait des éléments à l'amalgame. »

L. REYBAUD.

« Nous aimons à proclamer que M. Denière a rendu un véritable service en provoquant la discussion et, par conséquent, la lumière sur les redoutables problèmes financiers qui agitent notre époque. Il n'y aura pas de repos pour le pays industriel et commercial tant qu'une solution de ces problèmes, qu'il puisse regarder comme vraie, ne lui aura pas été apportée. Sans doute, le sol est jonché de bien des débris, de bien des ruines; mais considérons-les comme les *membres d'Eson jetés par Médée dans l'alambic régénérateur*, et espérons qu'il en sortira le rajeunissement de la confiance et du crédit. »

E. PAIGNON.

Si nous nous permettons de relever ici l'erreur de tous ces écrivains distingués, ce n'est certes pas pour nous donner le mérite d'une érudition facile : *Doctus cum libro;* c'est avant tout dans l'intérêt de la vérité, vérité relative assurément, et aussi pour montrer combien, dans ces aventures mythologiques qui s'enchevêtrent, il faut être sûr de ses souvenirs quand on veut y faire allusion.

ÉSOPE s. m. (é-zo-pe — du nom du fabuliste grec *Esope*, qui était bossu). Fam. Homme bossu, contrefait, difforme : *Quel* ÉSOPE *que cet homme!*

ÉSOPE, célèbre moraliste et fabuliste grec, né en Phrygie vers 620 av. J.-C., mort en 560. Nous n'avons sur ce personnage que des renseignements incertains, nous ne possédons de lui aucun ouvrage authentique, et son existence même a été mise en doute par des critiques dont le scepticisme est peut-être allé trop loin. Quoi qu'il en soit, suivant les traditions communes, il était esclave du Samien Iadmon, fut affranchi par lui, se rendit à la cour du roi Crésus, dont il acquit la faveur par ses spirituels apologues et qui le chargea d'aller porter des offrandes au temple de Delphes. Irrité par les fraudes et la cupidité des prêtres d'Apollon, il leur adressa d'amers sarcasmes. Ceux-ci s'en vengèrent en cachant dans ses bagages une coupe d'or consacrée au dieu et en l'accusant de l'avoir dérobée. Les Delphiens condamnèrent le poëte à être précipité du haut de la roche Hyampée. D'autres traditions nous représentent Esope récitant aux Athéniens, après l'usurpation de Pisistrate, l'apologue des *Grenouilles demandant un roi*, puis assistant chez Périandre de Corinthe au fameux banquet des sept Sages, etc. Au reste, tous les témoignages font de lui un esclave affranchi. C'est à peu près tout ce que l'on trouve sur Esope dans les écrivains antérieurs à l'époque byzantine. Il existe une *Vie d'Esope*, composée peut-être dans le XIIIe siècle de notre ère, peut-être un siècle plus tard, par le moine grec Maxime Planude, mais qui, dans tous les cas, ne mérite aucune confiance. C'est une compilation d'anecdotes absurdes ou invraisemblables, de traditions orientales mêlées bizarrement aux fables grecques, d'anachronismes, etc. (v. ci-après). C'est de ce recueil qu'on a extrait le portrait populaire du poëte moraliste, portrait qui le représente, comme le Lockman des Orientaux, affligé de toutes les difformités physiques. Aucun des témoignages anciens n'appuie cette assertion. Esope passe mal à propos pour l'inventeur de l'apologue. Sans parler de l'Orient, où ce genre était cultivé dès la plus haute antiquité, on en rencontre des exemples dans Hésiode, dans les fragments d'Archiloque, etc. Ces fictions étaient très-répandues dans la Grèce; c'était comme la monnaie courante du bon sens et de la morale populaire. Tout cela finit par être compris sous le nom de *Fables ésopiques*, sans qu'il soit possible de discerner aujourd'hui ce qui appartient véritablement à Esope. Qu'il ait composé ses apologues en prose ou en vers, qu'il les ait ou non écrits, ces questions restent douteuses, car ils ne nous sont pas parvenus dans leur forme première. Socrate en versifia quelques-uns; Démétrius de Phalère publia un recueil de *Fables ésopiques;* deux autres collections de même nature furent faites, l'une sous Jules César, l'autre sous Marc-Aurèle, ainsi qu'une infinité d'autres rédactions soit en vers, soit en prose. De toutes ces compilations, plus ou moins défigurées par les écrivains byzantins, est sorti le recueil si connu sous le nom de *Fables d'Esope*, attribué au moine grec Planude et qui s'est augmenté successivement des fables découvertes depuis. L'une des bonnes éditions est celle de Koraï (Paris, 1810); elles ont été traduites en prose française par P. Millot (1646) et par Gail (1796).

— Bibliogr. Planude, *Vita Æsopi* (Venet., 1505, in-fol.; Lips., 1517, in-4°; Francfort, 1610, in-8°; Venet., 1709, in-8°), trad. en italien par Giulio Landi (Venez., 1545, in-8°; 1621, in-16; 1673, in-16); Mendes, *Vida e fabulas de Esopo* (Evora, 1603, in-12; Lisb., 1611, in-8°; 1643, in-12; 1673, in-8°; Coimbra, 1705, in-8°); Bachet de Méziriac, *Vie d'Esope, tirée des anciens auteurs* (Bourg-en-Bresse, 1632, 1646, 1712, in-16); *Æsopi Leben und auserlesene Fabeln* (Nuremberg, 1747, in-8°); Freytag, *Dissertatio de narratione Maximi Planudæ de insigni Æsopi deformitate* (Lips., 1717, in-4°); Grauert, *Dissertatio de Æsopo et fabulis Æsopicis* (Bonn, 1825, in-8°); Westermann, *Vita Æsopi, etc.* (Brunswick, 1845, in-8°).

Ésope (VIE D'), par Planude. Cette *Vie*, quant au fond, est celle que La Fontaine a placée à la tête de son recueil de fables, en avouant que *la plupart des savants la tiennent pour fabuleuse.* « Pour moi, dit La Fontaine, je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique : comme Planude vivait dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Esope ne devait pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il savait par tradition ce qu'il a laissé. Dans cette croyance, je l'ai suivi, sans retrancher de ce qu'il a dit d'Esope que ce qui m'a semblé trop puéril ou qui s'écartait en quelque façon de la bienséance. » L'intervalle entre Esope et Planude, qui vivait au XIVe siècle, étant de dix-huit cents ans au moins, il y a trop de bonhomie à supposer que les souvenirs étaient beaucoup plus vifs et la tradition plus constante que trois cents ans plus tard. Bayle n'a pas manqué de faire cette observation, et il y a joint plusieurs remarques critiques sur les récits de Planude. Celui-ci, par exemple, fait citer par Esope des vers d'Euripide, qui lui est postérieur d'un siècle et demi. Le savant helléniste Gail, dans sa traduction des fables d'Esope, a cru devoir préférer à la *Vie d'Esope* donnée par Planude celle que l'on trouve dans la collection dédiée par Cholet de Jetphort à Vaudreuil; il s'élève contre les platitudes de Planude et contre le portrait que ce biographe a tracé. Il déclare que Planude a mis dans sa *Vie d'Esope* beaucoup d'anecdotes ridicules.

Ésope à la ville ou les **Fables d'Ésope**, comédie en cinq actes et en vers, de Boursault, représentée à la Comédie-Française le 18 janvier 1690. Le type si original d'Esope ne pouvait échapper à la plume des auteurs dramatiques. Boursault, l'ingénieux auteur de tant de comédies remarquables, fut le premier qui mit à la scène cette figure grotesque, mais petillante d'esprit. C'était à la fois une idée hardie et ingénieuse, car on ne pouvait transporter ce personnage au théâtre sans lui faire tenir son langage habituel, qui est de parler par allégories; il fallait donc que la pièce fût parsemée de fables, et cette innovation pouvait ne pas être du goût du public. La comédie fut sifflée aux quatre ou cinq premières représentations; le parti des gens stationnaires, ennemis nés de toute espèce d'initiative, qui considèrent toute tentative nouvelle comme mauvaise, et qui ne permettent pas qu'on sorte des sentiers battus, crièrent haro sur l'audacieux qui osait se soustraire aux lois énervantes de la tradition et de la routine; mais comme la masse du public jugea tout autrement et trouva la pièce intéressante, bien écrite et remplissant enfin toutes les conditions exigées pour une bonne comédie, les routiniers furent bientôt réduits au silence, et la comédie des *Fables d'Esope* obtint un succès tel qu'elle eut quarante-sept représentations consécutives. Or, un pareil chiffre obtenu en 1690 équivaut bien à cent cinquante représentations de nos jours. L'auteur, pour calmer les turbulents du parterre, avait ajouté à sa comédie, en guise de prologue, une fable intitulée : le *Dogue qui veut empêcher le Bœuf de brouter*. Elle se terminait par ces quatre vers :

A tant d'honnêtes gens qui sont devant vos yeux,
Laissez la liberté d'applaudir ce mélange,
Et ne ressemblez pas à ce dogue envieux
Qui ne veut ni manger ni souffrir que l'on mange.

La cabale ne servit, comme souvent, qu'à augmenter le succès de cette pièce, qui ne fut pas seulement jouée dans toutes les principales villes de France, mais qui eut encore l'honneur d'être traduite en plusieurs langues et d'être représentée sur presque tous les théâtres de l'Europe, surtout à Londres, où elle obtint un succès égal à celui qu'l'avait accueillie à Paris. Saint-Evremond avouait « qu'il n'avait rien lu, dans ce caractère, de plus beau en notre langue, et que la seule hardiesse (indépendamment du succès qui l'avait justifiée) d'oser mettre le premier des fables d'Esope sur la scène, ne pouvait partir que d'un génie qui pensait au-dessus du commun. » La scène cinquième du second acte est hardie pour l'époque. Deux vieillards viennent trouver Esope. Un d'eux lui dit :

Notre ville demande un nouveau gouverneur.
. . . .
Le nôtre est devenu trop riche :
On ne peut tant gagner à moins que l'on ne triche.
Quand il vint s'établir dans son gouvernement,
Il avait pour cortége un laquais seulement,
Et pour tout équipage une méchante rosse;
Maintenant six chevaux font rouler son carrosse.
Il serre le bouton quand on s'adresse à lui.

« Passons, répond Esope, tous ses pareils font de même aujourd'hui. » Le second vieillard ajoute alors :

Il est si gras qu'il crève;
A s'engraisser encore il applique ses soins.

Esope réplique :

Un autre qui viendra s'engraissera-t-il moins?
Rien n'incommode tant qu'un nouveau seigneur [maigre.
Pour courir à la proie il est le plus allègre,
A chaque heure du jour vous l'avez sur les bras :
Il le faut engraisser, et le vôtre est tout gras.

La grande vogue obtenue par les *Fables d'Esope* engagea Lenoble à composer une pièce du même genre pour le Théâtre-Italien. En effet, il fit représenter sur ce théâtre, le 24 février 1691, une comédie en cinq actes et en vers, intitulée : *Arlequin Esope*, qui fut très-bien accueillie du public. Une morale fine et ingénieuse, un style soigné, des fables bien tournées, assurèrent le succès de cette pièce, qui eut un assez grand nombre de représentations.

Boursault avait composé une autre comédie en cinq actes et en vers, sous le titre d'*Esope à la cour;* le sujet était scabreux, il imposait des ménagements que n'exigeait pas la précédente pièce; et le moyen cependant qu'Esope parût à la cour sans faire passer au crible de ses railleries et de ses sarcasmes les vices et les ridicules dont ce séjour était rempli? Boursault était un esprit trop indépendant pour consentir à introduire dans sa comédie de ces traits qui, en adoucissant la portée de son œuvre, lui auraient fait perdre son véritable caractère. Il la donna aux comédiens, mais la mort enleva subitement l'auteur, le 15 septembre 1701, lorsqu'elle était encore à l'étude. Elle ne put être représentée que le 16 décembre suivant; hélas! dans quel état elle parut sur la scène française! La censure, dans la crainte des allusions, avait complétement mutilé cette pauvre comédie : les passages les plus saillants, les vers les plus heureux avaient été impitoyablement supprimés. Ainsi, on avait retranché, au premier acte, ces quatre vers du rôle de Crésus, qui se plaint du peu de sincérité des courtisans :

Par là je m'aperçois, ou du moins je soupçonne
Qu'on encense la place autant que la personne,
Que c'est au diadème un tribut que l'on rend
Et que le roi qui règne est toujours le plus grand.

La troisième scène du troisième acte, entre Esope et un courtisan esprit fort, était également, ainsi que beaucoup d'autres passages, remplie de traits saillants, mais trop hardis pour l'époque. Malgré toutes les mutilations et tous les changements, il restait encore assez de bonnes choses dans la pièce pour que le public l'accueillît favorablement, et elle obtint du succès; mais il est bien certain que sa vogue eût dépassé de beaucoup celle d'*Esope à la ville*, si elle avait pu être représentée telle que l'auteur l'avait écrite. Citons, en terminant, ces vers d'*Esope à la cour :*

Quelle grande bataille a-t-on jamais gagnée,
Que l'horreur n'ait suivie ou n'ait accompagnée?
Eh! qu'est-ce que l'on gagne? Un morceau de ter- [rain
Que le victorieux quitte le lendemain.
Cependant, bien souvent, pour de telles conquêtes,
Il en coûte au vainqueur quinze ou vingt mille têtes,
Et le sang que l'on perd dans ce gain malheureux
Est toujours le plus noble et le plus généreux.

Il faut citer encore favorablement *Esope au Parnasse*, comédie en un acte et en vers, de Pesselier, représentée au Théâtre-Français le 14 octobre 1739. Cette pièce, bien conçue et agréablement versifiée, reçut du public le meilleur accueil.

Au moment où ce genre de pièces était en grande vogue, Delaunay fit représenter au Théâtre-Italien, le 29 novembre 1731, sous le titre de la *Vérité fabuliste*, une comédie en un acte et en vers, mêlée d'une grande quantité de fables. Cette pièce eut beaucoup de succès.

Donnons maintenant la bibliographie des pièces de théâtre dont Esope a fourni le sujet : *Esope au village*, opéra-comique en un acte, en vaudeville, par Nau (Amsterdam, Pierre Witte, 1756, in-8°); *Esope au collége*, comédie du P. Ducerceau, représentée dans les colléges, mais non imprimée; *Esope amoureux*, opéra-comique en un acte, prose et vaudeville, par Taconet, représentée à Troyes (Paris, Cuissart, 1759, petit in-8°); *Esope à Cythère*, comédie en un acte, en prose, par L.-H. Dancourt (Rouen, 1772, in-8°); *Esope à la foire*, comédie épisodique, en un acte, en vers, par Levacher de Charnois et Landrin (Paris, Cailleau, 1782, in-8°); *Esope à la kermesse*, comédie épisodique, en un acte, en vers (Amsterdam, C.-N. Guérin, 1783, in-12; c'est la même pièce que la précédente); *Esope aux boulevards*, pièce épisodique, en un acte, en vers, par Gabiot de Salins (Paris, Belin, 1784, in-8°); *Esope au Palais-Royal*, pièce épisodique en un acte, par Guillemin, représentée au théâtre Beaujolais, non imprimée; *Esope au Palais-Royal* ou *Entendre et écouter sont deux*, proverbe en un acte, joué en société le 14 août 1782, non imprimé (le manuscrit de cette pièce est à la Bibliothèque nationale); *Esope au village*, comédie épisodique, en un acte, mêlée de chants, par le citoyen Kolly, musique du citoyen Krug aîné (Blois, J.-F. Billault, an VIII, in-8°). Arrêtons-nous : l'idée d'écrire tant de pièces sur un sujet qui n'aurait dû en fournir qu'une ou deux est une preuve d'impuissance.

Ésope (BUSTE D'), sculpture antique, à la villa Albani (Rome). Ce buste n'est pas seulement intéressant en ce qu'il paraît être le portrait du célèbre fabuliste, il mérite au plus haut point l'attention et l'admiration sous le rapport de l'art. Tout en rendant scrupuleusement la laideur physique, l'auteur a compris qu'il devait mettre en relief la beauté morale : il s'est attaché à exprimer l'esprit, l'âme du poëte. « L'entreprise était difficile, dit Emeric David. Celui qui n'eût pas été nourri de la théorie du beau n'eût imité que la maigreur et la difformité de son modèle. Les vices du squelette ne sont pas déguisés; le rachitisme se voit jusque sur le visage. L'orbite des yeux est plus ouvert et moins profond que dans les têtes du haut style. On voit les prunelles. Une lèvre se porte légèrement à droite et l'autre vers le côté opposé. Le menton vient en avant; la barbe, courte et pointue, présente peu de masses; elle annonce un homme faible. Mais les muscles sourciliers sont forts; le front est soutenu; l'enfoncement des tempes le fait paraître plus grand. Les cheveux, crépus et groupés au haut de la tête, en augmentent l'élévation. Ce mouvement des cheveux, laissant les oreilles à découvert, agrandit les plans des joues. La figure acquiert ainsi, par l'opposition de ses diverses parties, toute la grandeur dont elle était susceptible. La barbe et les cheveux sont d'un beau travail. La bouche est fine et gracieuse; le regard, animé, se tourne vers le ciel; l'ensemble de la figure a une vérité, une douceur, une noblesse inexprimables. »

Un portrait, ou plutôt une tête de fantaisie, peinte par Velazquez et qui se voit au musée de Madrid, a été baptisée du nom d'*Esope*. Cette figure est celle d'un vieillard, vêtu d'une étroite houppelande de bure liée par une corde autour des reins; il est assis, tenant appuyé sur sa hanche un volume couvert de parchemin. La main gauche est cachée dans la houppelande, à la hauteur de la poitrine. Les traits sont communs, les pommettes saillantes; les lèvres fermées et allongées indiquent un penseur morose. « Est-ce que Velazquez, dit M. Lavice, aurait voulu tourner en ridicule la philosophie dans la personne du fabuliste? » Ce tableau est surtout célèbre par la gravure à l'eau-forte qu'en a faite F. Goya (1778); il a été gravé aussi par Esquivel et lithographié par Soulange-Teissier (1857).

Un peintre contemporain, M. Léon Glaize, a exposé en 1863 un tableau représentant l'arrivée d'*Esope chez Xanthus;* M. Biennoury a peint *Esope composant une fable.*

ÉSOPE, acteur romain, contemporain et rival de Roscius, quoiqu'il excellât dans la tragédie et Roscius dans la comédie. L'administration du théâtre romain fait certainement honte à la ladrerie relative de nos directeurs, car Esope, après une vie incroyable de dissipation et de folles dépenses, après s'être payé des dîners d'oiseaux chanteurs et de perles fondues, laissa une succession de plus de 2 millions de francs. Esope fut, comme Roscius, l'ami et le professeur de déclamation de Cicéron, qui l'aimait beaucoup, malgré l'extrême violence de son caractère. Cette violence lui servait d'ailleurs dans ses rôles, mais il la poussait un peu loin, car on rapporte que, jouant un jour le rôle d'Atrée, il entra dans une fureur telle qu'il tua l'un des spectateurs.

ÉSOPE ou **HYSSOPÆUS**, poëte hébreu, né à Perpignan dans le XVIe siècle. Il est célèbre comme auteur d'un poëme intitulé le *Vase d'argent*. Ce poëme, d'ailleurs remarquable par l'élégance du style, est une sorte d'épithalame composé à l'occasion du mariage du fils de l'auteur. Il contient 260 vers ou 130 distiques, par allusion au poids du vase d'argent de l'Ecriture, qui était de 130 sicles. Mercier, le professeur d'hébreu, a donné une traduction et une réédition du texte de ce livre; Reuchlin en avait déjà publié une